DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 16 août 1860,

SUR LA TOMBE

DE M. DUMÉRIL,

L'UN DES PROFESSEURS DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. LE PROFESSEUR CRUVEILHIER.

MESSIEURS,

Je viens, au nom de la Faculté de Médecine, dire un dernier adieu au plus ancien et au plus vénéré de ses membres, au dernier survivant de cette pléiade de savants illustres qui ont inauguré le commencement de ce siècle par de si importants travaux, à l'ami de Cuvier, de Bosc, de Jussieu, de Geoffroy, de Brongniart, etc.

DUMÉRIL (André-Marie-Constant) naquit à Amiens le 1er janvier 1774. Dès l'âge de 15 ans, une vocation irrésistible le dirigea vers les sciences.

Envoyé à Paris, comme élève de l'*École de santé,* qui venait d'être fondée et qui prit bientôt le nom de Faculté de Médecine, il fut nommé au concours chef des travaux anatomiques (et il avait pour concurrent Dupuytren !). A dater de ce moment, il se livra, avec une ardeur toujours croissante, et à l'étude des sciences médicales et à celle de la zoologie. Dès 1796, il se lia d'amitié avec l'illustre Cuvier, et publia en 1800 les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée.*

Nommé, en 1801, professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Paris, il fut appelé, en 1802, à suppléer au Jardin des plantes M. de Lacépède, auquel il succéda, en 1825, en qualité de professeur titulaire.

En 1803, par ordre du premier Consul, sous le ministère de Chaptal, Duméril fut invité à rédiger un ouvrage sur les *éléments des sciences naturelles,* ouvrage qui arriva rapidement à la 5e édition, et qui a longtemps été le seul ouvrage classique en zoologie.

En 1805, Duméril accepte la périlleuse mission d'aller en Espagne, avec Desgenettes, pour étudier la fièvre jaune.

En 1806, il publia, sous le titre de *Zoologie analytique,* la première classification philosophique qui ait été faite de l'histoire naturelle, petit ouvrage qui a eu un grand retentissement et qu'il considérait comme le *bilan de la science* pour l'époque à laquelle il a été écrit. C'est cet ouvrage qui a servi de point de départ à la plupart des classifications zoologiques modernes.

En même temps que Duméril poursuivait avec tant de succès les travaux scientifiques qui marquèrent sa place à l'Institut, où il fut nommé en 1816, notre collègue, devenu médecin des hôpitaux, se trouva presque malgré lui entraîné dans la pratique de la médecine; et l'historien de sa belle vie ne devra pas oublier qu'après vingt ans de pratique, Duméril crut devoir faire le sacrifice d'une magnifique clientèle pour consacrer sa vie tout entière à la science. Je dois dire que notre collègue est resté fidèle à sa généreuse pensée, et c'est à cette vie consacrée tout entière à la science que nous de-

vons ses éminents travaux sur les reptiles et sur les poissons, et un dernier ouvrage sur les insectes, ouvrage en deux gros volumes in-4° avec planches, qui vient de paraître cette année (1860), il y a à peine quelques mois, et qui est le résumé de plus de soixante années de recherches assidues.

Tels sont les immenses services que Duméril a rendus à la science zoologique, et la part qu'il a prise au grand mouvement scientifique qui s'est opéré dans les sciences naturelles dans la première moitié de ce siècle, qui sera appelé le *siècle des sciences*, au même titre que le siècle de Louis XIV est appelé le siècle des lettres.

Messieurs, je n'ai parlé que du savant ; que n'aurais-je pas à dire de l'homme moral, du caractère, cette empreinte innée de l'âme, qui peut se modifier, mais qui ne s'efface jamais.

Quelle noble indépendance ! quelle invincible fermeté, quand il s'agissait du bon droit à soutenir, d'une injustice à réparer ! Quelle fidélité à sa parole ! quelle loyauté à reconnaître ses torts, si par hasard il en avait eu d'involontaires. Droiture, franchise, loyauté : voilà le type moral de Duméril, et ce type, il l'a conservé dans sa pureté native jusqu'à sa dernière heure.

Et je dois ajouter : quel désintéressement comme médecin, pendant les vingt années qu'il a pratiqué la médecine ! Dans ses idées, la médecine était un ministère bien plus qu'une profession. Duméril avait fermé sa porte aux riches en se séparant de la pratique ; mais il l'avait laissée ouverte aux pauvres, et il eût dit volontiers, comme notre grand Boerhaave : « Mes meilleurs malades sont les pauvres, parce que Dieu est chargé de me payer pour eux. »

Tel est, Messieurs, le savant, l'homme de bien, l'homme de cœur, que nous avons perdu ; et je sais que je suis l'interprète du sentiment de tous nos collègues, en disant que son absence laissera dans nos rangs un grand vide, car tous nous avons été ses élèves, et tous nous étions ses amis. Les vieillards, c'est la tradition vivante du passé, c'est la couronne des académies !

Non, Messieurs, Duméril n'est pas mort tout entier : il laisse dans un de ses fils un digne successeur, qui l'a déjà remplacé comme professeur au Muséum d'histoire naturelle, et qui, dans un concours soutenu devant la Faculté de Médecine, où il a été nommé professeur agrégé, a montré qu'il marchait dignement sur les traces de son père.

Adieu donc, cher et excellent collègue ; ta mémoire restera gravée dans nos cœurs en caractères aussi ineffaçables que le nom de Duméril dans les annales de la science zoologique.

Adieu donc, pour la dernière fois, ou plutôt qu'il me soit permis de dire avec le doux langage de la foi : Au revoir, au revoir !.....

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

PAR M. LE PROFESSEUR PIORRY.

MESSIEURS,

L'homme de bien par excellence, le naturaliste laborieux et intelligent, le médecin modeste et consciencieux, le professeur zélé, le protecteur et l'ami de la jeunesse studieuse, le Nestor de la science, M. le professeur Duméril, vient de s'éteindre dans les bras de son digne fils et de sa famille en pleurs!

L'Académie impériale de Médecine, qui, dès sa fondation, a compté M. Duméril au nombre de ses membres, est profondément affligée de ce déplorable événement. La douleur n'a pas permis à notre honorable président, M. le professeur Cloquet, de dire combien est grande l'émotion que lui cause la mort de son bienfaiteur. Notre éloquent secrétaire perpétuel est absent de Paris; il a bien voulu me confier la triste mission d'exprimer sur cette tombe les sentiments d'estime, que dis-je? de vénération, que lui inspirait notre bien-aimé collègue. Je ne pouvais décliner un semblable honneur; si mes regrets me rendaient difficile l'expression de ma pensée, mes souvenirs, ma reconnaissance, m'imposaient le devoir de parler. Certes, d'autres que moi auraient mieux dit ce que ressent chacun de nous; mais il n'est personne dont l'affection pour notre maître à tous ait été plus vive et plus dévouée. Cette affection suppléera peut-être à ce que ces paroles d'adieux pourraient avoir d'insuffisance.

Naguère encore, en voyant notre cher et bien regretté collègue, on n'aurait pu supposer que quatre-vingt-six années avaient tracé des rides sur ce front élevé que décoraient de vénérables cheveux blancs. Le temps, l'étude même, n'avaient point courbé cette haute taille, qui n'avait jamais fléchi devant la faveur ou le pouvoir. La bonne constitution de ce vieillard viril l'avait maintenu robuste de corps, énergique de pensée, et bienveillant de cœur. Il semblait que M. Duméril dût donner une preuve de plus à l'appui de cette consolante pensée de M. Flourens, que l'homme est appelé à vivre de bien longues années. Vaines espérances, tristes déceptions! La maladie, et non l'usure sénile, a altéré les rouages de cet organisme puissant. Nous avons vu, à l'Académie, à la Faculté, M. le professeur Duméril décliner lentement. Il oubliait sa faiblesse pour assister à nos séances, pour accomplir ses devoirs. Longtemps nous nous souviendrons de ce jour où notre maître vénéré se rendit à la Faculté, pour lui faire part des honneurs qu'il venait de recevoir, et dont les insignes devaient bientôt orner son char mortuaire. La science était honorée en lui, et c'était là ce qui le touchait le plus! Alors sa voix haletante, sa marche difficile, son hésitation, n'annonçaient que trop l'avenir, et faisaient voir, derrière le ruban

coloré de la récompense donnée au travail utile, le voile noir qui devait prochainement recouvrir un tombeau.

Lorsque la France était menacée par l'étranger, lorsque le vieil édifice social s'écroulait sous l'influence des idées nouvelles, lorsque les corps savants venaient d'être entraînés dans la chute de la vieille société, des institutions nouvelles furent créées. Les Lavoisier, de douloureuse mémoire, les Monge, les Fourcroy, contribuèrent à édifier les fondements de l'enseignement. La rénovation dans les études marchait parallèlement à la rénovation de la société. Alors furent formées les écoles de santé.

Le jeune Duméril, qui venait de servir la France comme chirurgien d'armée, servit plus encore la science comme anatomiste et physiologiste. Il sentit tout d'abord l'utilité de ces classifications scientifiques, méconnue par Buffon, et que Linné avait si hautement démontrée. Duméril pensa que l'étude de l'anatomie serait rendue plus facile par des méthodes anamnestiques, ce qui le conduisit à fonder une nomenclature que Chaussier simplifia, et qui fut peut-être pour quelque chose dans les dénominations anatomiques et philosophiques proposées par Geoffroy-Saint-Hilaire. Émule de Buffon et de Lacépède, il n'a jamais cessé d'éclairer l'histoire des insectes et des reptiles, en même temps qu'il rédigeait une partie du monument élevé par Cuvier à l'anatomie comparée. Ces immenses travaux, des concours nombreux en anatomie et en physiologie, ne l'empêchèrent pas de se livrer à la théorie, à la pratique, et à l'enseignement de la médecine. Bientôt médecin d'hôpital; nommé professeur, même avant d'être docteur, il aimait et soignait ses malades avec autant de dévouement qu'il mettait de zèle à faire successivement des cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie médicale, à la Faculté. Il suspendit ces derniers seulement alors que les forces et le temps lui firent défaut. Il ne manquait pas aux examens de la Faculté, dont il rédigea longtemps le *bulletin*.

Bienveillant pour les élèves, juge impartial dans les concours, sa haute probité le faisait résister aux obsessions illicites. Il avait même la force de sacrifier ses meilleurs amis, alors que la conscience lui disait de nommer des candidats que les épreuves avaient favorisés davantage; il avait le courage de son opinion, et la décision de l'homme honnête, du *vir probus*. Il était l'ami, le soutien de tous ceux dont le travail et le courage étaient l'espoir de l'avenir! Élu des premiers dans l'aréopage des sciences, il y fut aimé, honoré et respecté. Il y travailla toujours avec dévouement et indépendance; ses nombreux rapports y furent des chefs-d'œuvre de concision et de clarté.

M. Duméril a été le maître chéri de plusieurs générations de médecins français et étrangers. Il a vu naître, briller, périr un grand nombre de ses confrères; il semblait que la mort l'eût oublié. Nous le voyions avec bonheur, après trente ans, tel qu'il était lors de nos études et de nos concours, toujours le même, toujours disposé à être utile, affectueux, n'obéissant point aux opinions préconçues, ne craignant pas de revenir sur ses premiers jugements, alors qu'ils devaient être rectifiés. Sa politesse bienveillante aurait pu servir de modèle à tous. Telles étaient quelques-unes des qualités qui le faisaient aimer, et qui ne font prononcer son nom qu'avec attendrissement et respect.

Cher maître, vous venez d'obéir à la grande loi de la nature; vous avez cessé d'être au milieu de nous, mais vous serez toujours présent dans nos pensées et dans nos cœurs. Vous laissez après vous ce noble exemple d'une vie consacrée à faire le bien, et au travail assidu. Vous avez fait voir que l'âge n'use pas l'intelligence : à 24 ans, anatomiste habile; à 86, vous publiez encore deux magnifiques volumes sur l'histoire des insectes. Le corps de l'homme finissait par se détruire : votre pensée conservait, comme celle de Fontenelle et de Voltaire, toute sa pureté et tout son éclat; elle s'enrichissait encore de vérités nouvelles. Vous avez vu se dérouler devant vous le progrès humanitaire et scientifique; vous y avez pris part, votre place est marquée dans les annales de la science et de l'esprit humain; la postérité verra en vous un de ces hommes honnêtes et utiles, qui doivent servir de modèle aux générations futures.

Adieu, cher maître. Votre organisation si belle a cédé au temps; mais votre intelligence n'est pas détruite comme l'est votre corps, elle vit dans cette nature que vous avez si bien étudiée; le souvenir de vos rares qualités subsiste dans le cœur de ce fils qui vous ressemble si bien, de votre famille bien-aimée, de tous ceux enfin qui ont eu le bonheur de vous connaître.

Permettez-moi, Messieurs, de terminer cette allocution sur une tombe par cette pensée consolante :

Quoi! l'univers, dans sa magnificence,
Ne serait qu'un tombeau sanglant,
Et la route de l'existence
Aurait pour terme le néant.
La mort est un affreux mensonge,
La vie est la réalité;
L'agonie est un triste songe
Dont le réveil est l'immortalité!

PAROLES

PRONONCÉES PAR M. LE Dr LABOULBÈNE.

Messieurs,

Après les éloquents témoignages de regret que vous venez d'entendre, permettez-moi d'apporter à celui que nous pleurons tous l'expression de l'affliction la plus vive, au nom de la Société entomologique de France, dont il était le président honoraire et vénéré.

Pendant le cours de sa longue existence si noblement et si bien

remplie par le professorat et par les publications les plus importantes sur les sciences naturelles, M. Constant Duméril eut toujours pour l'entomologie une grande prédilection; il étudia avec une admirable sagacité l'organisation et les mœurs des insectes, il les distribua en familles naturelles, comme Latreille, et, le premier, il leur donna des noms particuliers. Le *Tableau synoptique de la classification des insectes en familles naturelles*, qui a été imprimé en 1800, commença la carrière scientifique de M. Duméril; l'*Entomologie analytique* ou l'*Histoire naturelle générale des insectes*, publiée il y a quelques mois à peine, vient de la terminer. Dans l'intervalle qui sépare ces deux ouvrages, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, M. Duméril s'est associé à tout le mouvement scientifique de notre époque et parfois il l'a dirigé; il a fondé la plus belle collection de reptiles vivants et le plus beau musée erpétologique qui soient au monde. Médecin, il a payé sa dette de dévouement aux malheureux et il a instruit une longue suite de générations médicales.

Pour nous, Messieurs, que les liens d'une affection respectueuse et presque filiale attachaient à M. Duméril, ce n'étaient pas l'éclat de sa juste renommée, ni son titre de doyen de l'Institut de France, qui nous le faisaient surtout chérir et vénérer. Au milieu de nous, il avait déposé la toge professorale; il n'avait voulu d'autre autorité que sa belle couronne de cheveux blancs.

Et en effet, Messieurs, le professeur du Muséum et de la Faculté de Médecine, le membre de l'Institut et de toutes les académies de l'Europe savante, n'a manqué aux réunions d'une société qu'il aimait que lorsque ses forces ont trahi sa volonté. Entouré de nos respects, l'ami de cœur de Cuvier, de Latreille et de Léon Dufour, a pris une part active à tous les travaux de la Société entomologique de France; il y apportait, il y a peu de jours encore, cette ardeur et cet amour constant de la science qui ne l'ont jamais abandonné; il nous témoignait une bienveillance que notre reconnaissance a pu seule égaler.

Son souvenir vivra dans nos cœurs! Il nous a légué le plus bel exemple d'une existence tout entière consacrée à la science, car il l'a aimée, il lui est resté fidèle jusqu'au dernier jour.

Au nom de la Société d'entomologie de France, je viens apporter sur votre tombe, vénéré maître et vénéré président honoraire, l'hommage de notre profonde douleur et notre suprême adieu!

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 31.